

Un autre savoir sur l'humain

Gilles Bibeau

Numéro 800, janvier–février 2019

Regards critiques sur la science

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89654ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bibeau, G. (2019). Un autre savoir sur l'humain. *Relations*, (800), 24–26.

POUR UNE SCIENCE EMPATHIQUE

ENTREVUE AVEC KAREN MESSING



*Professeure émérite à l'UQAM en ergonomie, formée comme généticienne, Karen Messing a mené de nombreuses recherches sur la santé au travail, en particulier celle des femmes. Elle a grandement contribué à attirer l'attention des scientifiques sur la réalité des travailleurs et des travailleuses confinés à l'invisibilité en raison de leur genre et de leur statut social inférieur. Elle a entre autres publié *La santé des travailleuses. La science est-elle aveugle?* (Remue-ménage, 2000) et *Les souffrances invisibles* (Écosociété, 2016) et cofondé le Centre de recherche interdisciplinaire sur la santé, la société et l'environnement (CINBIOSE). Nous l'avons rencontrée pour discuter de son parcours et de son approche inclusive de la recherche.*

Dans *Les souffrances invisibles*, vous parlez d'un « fossé empathique » qui sépare souvent les scientifiques et les travailleurs. En quoi cela consiste-t-il ?

Karen Messing : J'ai voulu exprimer par cette notion le fait qu'il existe tout simplement un déficit d'empathie envers certaines personnes. C'est intimement lié au concept d'homophilie, selon lequel les gens en général ont tendance à s'associer à des personnes qui leur ressemblent et à s'identifier plus facilement à elles. C'est vrai aussi des scientifiques. Si on a passé une vingtaine d'années dans le milieu scolaire pour obtenir un doctorat, entouré de personnes qui viennent pour la plupart de la classe moyenne supérieure, nos références seront teintées par cette expérience. Cela peut nous amener à préférer étudier des personnes qui nous ressemblent, comme des travailleuses et des travailleurs de bureau, plutôt que des personnes moins nanties comme des caissières de supermarché ou des serveuses de restaurant. De plus, notre manque de connaissance à l'égard de l'environnement des petits salariés peut aussi nous amener à faire des erreurs scientifiques, telles qu'omettre de poser certaines questions critiques lors d'enquêtes scientifiques.

Je me souviens de la première fois que j'ai observé le travail d'une femme de ménage. C'était dans les toilettes d'un train, à la gare de l'Est, à Paris. Ma première réaction a été de penser qu'elle s'y prenait mal, qu'elle se contorsionnait inutilement. Je trouvais qu'il serait tellement plus simple de s'y prendre

autrement. Ça pris tout mon cours d'ergonomie pour que je remette ce genre de jugement en question, parce que je ne voyais pas toutes les contraintes auxquelles elle faisait face. C'est seulement lors de la présentation de mon rapport final que mon prof m'a fait comprendre que pour faire ses opérations de nettoyage, la personne avait besoin qu'il y ait de l'eau dans les réservoirs des toilettes du train. Je ne m'étais jamais rendu compte que chacun de ses gestes était entièrement conditionné par ce fait. Ça m'a appris qu'avant de faire des jugements à l'emporte-pièce sur le travail des autres, il faut vraiment regarder, penser, interagir, se mettre à leur place.

Le fossé empathique, c'est donc ça : cette distance entre mes propres expériences et celles des personnes que j'étudie et qui, de par leur travail, se trouvent à être inférieures à moi dans la hiérarchie sociale. Dans certains cas, cela peut aller jusqu'à un manque de respect. Ce fossé fait en sorte qu'on ne voit pas certains problèmes, ce qui peut avoir des conséquences fâcheuses pour les personnes, même lorsqu'on est porté par une bonne intention, celle d'« améliorer » leurs conditions de travail.

Outre en développant une meilleure aptitude individuelle à l'empathie, comment remédier à ce genre de fossé ?

K. M. : Ce qui manque à la plupart des scientifiques, ce sont des expériences qui nous forcent à changer de cadre, à nous remettre en question. C'est cela qu'une instance comme le Service aux collectivités (SAC) de l'UQAM, qui est unique en

UN AUTRE SAVOIR SUR L'HUMAIN

Gilles Bibeau

L'auteur est professeur émérite au Département d'anthropologie de l'Université de Montréal

Partout sur la planète, les mêmes catégories de pensée et les mêmes théories forgées par les systèmes de savoir de l'Occident servent aujourd'hui à interpréter le monde, la nature, la vie, la personne et les dieux. Qu'il s'agisse de physique, de biologie, de psychologie, de sociologie, de droit, de philosophie, de théologie ou d'éthique, les savoirs mis au point dans les nations colonisatrices ont en effet rejeté, souvent d'une manière massive, les conceptions non occidentales de la personne, les représentations



Christian Tiffet, *Geste altruiste*, 2019

Amérique du Nord, nous force à faire. Le SAC administre une série d'ententes entre des groupes communautaires et des chercheurs et chercheuses de l'UQAM. Par exemple, un groupe communautaire fait part de ses besoins au SAC, qui cherche alors la ressource professorale pertinente et l'aide à trouver les

indigènes du monde, les savoirs locaux et les systèmes philosophiques étrangers. En s'arrogeant le droit de «civiliser» les autres nations, les pays occidentaux ont fini par imposer leurs modèles scientifiques et culturels, provoquant du même coup un affaiblissement des autres visions de ce qui nous définit comme humains, appauvrissant du même coup notre part commune d'humanité.

La pensée occidentale a historiquement logé la vérité de l'humain dans une seule partie de son être, à savoir l'esprit, le mental, le cognitif. L'accent ainsi mis sur la «psyché» conduit fatalement, à l'ère des neurosciences qui est la nôtre, à placer la conscience et l'intériorité qui nous caractérisent en tant qu'humains dans notre cerveau. On sait par contre qu'il existe d'autres conceptions de l'être humain que celle à laquelle nous conférons volontiers un statut d'universalité. Le prendre en compte nous aiderait à développer une distance critique par rapport à nos représentations de soi. Ainsi, par exemple, chez les Canaques de la Nouvelle-Calédonie, une personne est défi-

subventions nécessaires. Des agents voient ensuite à la formation des comités d'encadrement avec les milieux (communautaire, syndical, etc.) qui élaborent la question de recherche et assurent un suivi continu tout au long de la recherche. Comme chercheurs, sans ce genre de procédures et de professionnels qui nous placent constamment en contact avec les organismes communautaires, syndicaux ou autres, on apprend beaucoup moins vite.

Malheureusement, avec le manque d'argent pour la recherche, les comités de pairs qui octroient les fonds deviennent de plus en plus conservateurs, hésitant à miser sur les nouvelles idées générées par les interactions avec le communautaire. Ils investissent de préférence dans des équipes déjà reconnues qui utilisent des techniques bien rodées pour explorer des questions d'intérêt établi. C'est compréhensible, mais c'est triste pour la communauté et pour le développement scientifique. Il y a une vingtaine d'années, il y avait quelques sources de subvention dédiées aux partenariats avec la collectivité, notamment le Conseil québécois de la recherche sociale. Mais la vaste majorité de ces programmes ont été soit abolis, soit réorientés vers des partenariats de toutes sortes exigeant une contribution de la part des partenaires que les petits organismes ne peuvent pas se permettre.

Vous avez évoqué dans vos ouvrages la possibilité de mettre davantage les travailleurs à contribution dans la validation des résultats scientifiques. Concrètement, comment cela peut-il se faire ?

K. M. : Ce n'est pas possible dans tous les contextes, mais quand c'est le cas, ça peut prendre la forme d'un rapport préliminaire que l'on soumet aux personnes visées par l'étude, pour qu'elles nous donnent leurs commentaires. Prenons un exemple tiré de nos récentes recherches sur les horaires de travail dans une grande compagnie de transport privée. Les horaires y sont hypercomplexes et générés par un logiciel qui

nie comme une relation qui s'exprime au mieux dans le lien rattachant l'oncle maternel et le neveu –c'est ensemble que l'oncle et le neveu forment une seule et même personne qui peut dire «Je». Les Canaques ont ainsi besoin de la relation entre deux corps pour former un individu. La personne n'advient, chez eux, qu'à travers la présence d'un autre –du «dehors» donc– alors que dans les traditions de pensée occidentales, tout vient de notre subjectivité et de l'intériorité individuelle, en un mot du «dedans» même de la personne.

Or, notre conception de la personne en tant qu'individualité psychique nous conduit, sous l'effet des neurosciences, à réduire la représentation qu'on se fait de l'identité d'une personne à ce que contient son cerveau. Ce réductionnisme consistant à confondre «identité neuronale et psychique» d'une personne et «identité totale» de celle-ci est en fait le sous-produit d'une pensée sur l'être humain qui se fonde en priorité sur une «biologie de l'esprit». Or, on risque de ne jamais découvrir «ce qui fait marcher» une pensée, une vie ou

considère les personnes comme des pièces interchangeables, même si leurs vies, elles, ne le sont pas. À force de côtoyer les employés depuis maintenant cinq ans, on a appris non seulement les effets des différents horaires sur leur vie, mais aussi comment ils s'y prennent pour rendre ces horaires vivables, par exemple en échangeant des jours avec des collègues. Si les gens arrivent souvent à des solutions d'équipe, il reste tout de même place à l'amélioration. C'est là que nous arrivons avec toute une série de recommandations, d'abord sous la forme d'un rapport préliminaire, qui est soumis aux travailleurs ainsi qu'aux patrons. On en discute aussi avec la centrale syndicale, avec le comité de la condition des femmes, etc. À partir des commentaires de tout le monde, on produit une version améliorée du rapport. C'est beaucoup de travail, mais c'est essentiel car on n'aurait jamais eu les mêmes résultats si on n'avait pas été alimentés tout le long par ce genre d'échanges.

Cela dit, la participation des non-scientifiques au processus de validation ne va pas de soi, ces personnes n'étant pas habituées à la lecture, pas toujours alphabétisées ni même francophones. Et surtout, elles ne s'intéressent pas à tous les codes liés à la recherche. Alors selon les milieux, il est parfois nécessaire de présenter les résultats oralement, et prévoir après coup un processus de correction des recommandations.

Ces méthodes sont-elles une manière, selon vous, de démocratiser la science en rendant ses processus de production plus clairs pour les non-scientifiques ?

K. M. : Sans doute, mais c'est surtout pour nous une bonne façon de valider nos hypothèses. Par exemple, quand j'ai fait ma première recherche sur les rayonnements ionisants, en 1978-1981, le patron de l'usine où je concentrais mes recherches ne voulait pas qu'on entre sur les lieux de travail. C'est seulement en parlant avec les travailleurs que j'ai pu comprendre que les rayonnements auxquels ils étaient exposés n'étaient pas liés à une source externe, c'est-à-dire à une proximité phy-

sique avec un matériau radioactif, mais provenaient bien de source interne, leurs lieux de travail étant tellement poussiéreux qu'ils inhalaient de la poussière radioactive qui finissait par s'incruster dans leur corps. Les travailleurs de cette usine m'ont en effet expliqué qu'ils avalaient tellement de phosphates radioactifs que lorsqu'ils devaient se rendre chez le dentiste, ils devaient arrêter de travailler plusieurs semaines avant, afin que leur mâchoire redevienne assez forte pour endurer les manipulations du dentiste. Ça m'a donc mise sur une tout

Malheureusement, avec le manque d'argent pour la recherche, les comités de pairs qui octroient les fonds deviennent de plus en plus conservateurs.

autre piste scientifique. Il n'y avait presque rien à l'époque dans la littérature scientifique sur la question des poussières radioactives. Alors grâce à l'apport des travailleurs, on a pu documenter la présence de ces rayonnements internes, émis par des particules qui se logent dans les cellules, tout près de l'ADN et qui sont beaucoup plus dommageables que les rayonnements externes.

Bref, cette attention aux travailleurs et aux travailleuses, on peut la voir comme un geste altruiste, un don de mes connaissances scientifiques aux pauvres travailleurs et travailleuses qui vont les utiliser pour leur bien; mais on peut aussi voir cela comme un processus d'échange qui aide les deux parties à mieux comprendre une situation et à faire en sorte de mieux protéger la santé au travail. Pour ma part, j'ai toujours appris beaucoup de cette manière, bien plus que si j'avais été plus distante, dans mon laboratoire. ☺

Entrevue réalisée par Emiliano Arpin-Simonetti

une personne si on se limite à une vision de l'humain réduite aux seules traces que son histoire a déposées dans son tissu cérébral. L'univers de sens dont la personne a besoin pour construire son identité s'inscrit dans une histoire plus large, se déployant dans un espace familial, social et culturel qui lui est propre. Comme les Canaques, ne conviendrait-il pas que nos conceptions de l'humain tiennent compte de ces autres réalités non strictement biologiques? Cela nous permettrait de comprendre quelque chose aux systèmes culturels que nous fabriquons pour donner du sens au monde et qui nous fabriquent en retour, dans un mouvement semblable à celui des deux mains d'Escher se dessinant l'une l'autre.

Pour sortir du cercle vicieux d'une vision de l'humain réduite au profil cérébral, une seule voie semble s'ouvrir devant nous, celle qui passe par la mise en place d'un paradigme intégrant la pluralité des dimensions humaines, le biologique bien sûr – c'est tantôt la ligne de départ, tantôt le fil d'arrivée – mais aussi le psychologique, le social et le culturel, notamment

notre capacité à faire l'expérience subjective de tout ce qui fait partie de notre monde. Pour saisir la multidimensionnalité qui nous constitue comme être humain, nous sommes forcés d'envisager l'être humain comme un « sujet parlant » qui est pris dans un mode particulier d'être-au-monde, celui-là précisément que lui fournit sa culture et sa société. Si l'on veut pouvoir situer adéquatement la contribution des différents savoirs à la compréhension de l'être humain, deux voies s'ouvrent devant nous : d'une part, compléter par des réflexions d'ordre métaphysique ce que la biologie, la psychologie et les sciences sociales nous apprennent ; d'autre part, prendre au sérieux le fait que les humains n'existent pas sous une forme générale ou universelle, mais qu'ils sont toujours modelés – notre existence corporelle l'exige – par une version chaque fois singulière de l'humanité.